

Autour d'une Renaissance proudhonienne

Autor(en): **Antonelli, Etienne**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **6 (1910)**

PDF erstellt am: **04.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-749513>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

auch C. F. Meyer zu Ohren gekommen sein. Naheliegend ist die Annahme, die Kunde sei ihm durch ein Mitglied der Familie Scheffel direkt oder indirekt zugegangen, da diese mit der Familie seines Onkels Meyer-Ott regen Verkehr pflegte. Nach seiner Art und Neigung, poetische Probleme mit historischen Figuren zu lösen, übertrug er dann das Geschehnis auf eine der markantesten Figuren aus dem Zürich des siebzehnten Jahrhunderts und belebte es dergestalt mit Farbe und Geist jener Zeit, dass man wohl an eine alte Überlieferung denken mochte.

Auch hier bestätigt sich wieder die Erfahrung, dass vorzügliche Motive meist nicht erfunden werden, sondern geschehen.

ZÜRICH

ADOLF FREY



AUTOUR D'UNE RENAISSANCE PROUDHONIENNE

Du vaste et généreux effort social qui ébranle aujourd'hui, en France, toutes les institutions, jusqu'à celles qui paraissaient former les assises les plus solides de la Société moderne, les étrangers ne relèvent, trop souvent, que l'apparente incohérence. Pourtant, ceux qui ne s'arrêtent point à cette impression hâtive et superficielle, sont frappés de la profondeur et de la portée de ce mouvement social.

Cette méconnaissance et cette incompréhension s'expliquent, en somme, très aisément. Un étranger, en effet, qui n'est point mêlé directement et intimement à notre vie nationale, ne peut s'en faire une idée que par l'étude et l'analyse de la littérature en laquelle cette vie se manifeste ou se reflète. Or la littérature sociologique a pris, en France, à l'époque contemporaine, un caractère spécial, assez difficilement discernable pour un étranger.

Plus qu'à aucun moment de l'histoire, plus même peut-être qu'à la fin du dix-huitième siècle, la littérature est devenue un élément actif, normatif de l'évolution sociale. Le savant, le sociologue d'aujourd'hui conserve rarement cette attitude un peu réservée, à laquelle nous fumes accoutumés, de spectateur désintéressé, soucieux seulement de bien saisir et de bien traduire les divers aspects de la vie sociale qui se déroule devant lui. Combien rares, aujourd'hui, les hommes de science qui ne sont point descendus dans l'arène, se mêlant à nos luttes d'idées et d'intérêts avec une ardeur et parfois une passion faites pour surprendre! Ceux même qui s'efforçaient de conserver une indépendance précieuse, ont été enrôlés malgré eux: leurs noms et leurs idées ont été traînés au forum et brandis, comme des armes, sous les huées ou les acclamations populaires. La littérature, dès lors, n'est plus seulement explicative mais normative d'action sociale. Elle ne peut plus servir de miroir aux faits, puisqu'elle est elle-même un fait et un des plus considérables de la vie politique et morale de la nation.

Les raisons qui ont ainsi poussé les savants sur la place publique sont nombreuses et diverses. Indiquons seulement les deux essentielles. Il est naturel, tout d'abord, que dans une période de transition, comme celle que nous traversons, où chacun a nettement conscience que rien, choses ou idées, n'est à sa place ou stable dans la société, le savant ne trouve point matière à une exégèse scientifique longue et patiente. Lorsque la tempête bat le navire, il importe moins d'expliquer et de comprendre que d'agir et de prévoir. Le savant ne peut pas, ne doit pas être un simple contemplatif, mais un homme d'action, se mêlant à la vie, apportant sa contribution à l'œuvre d'élaboration qui s'impose.

Cette attitude est celle de la sociologie française contemporaine, qui pourrait prendre, semble-t-il, pour devise celle de la Bibliothèque socialiste internationale: *Donec optata veniant*, plutôt évocatrice de foi et d'action que d'analyse et d'observation.

De ce caractère de notre littérature sociale il est une autre raison, tout aussi importante et qui est plus particulière à notre pays. Lorsque la Démocratie s'installa en France, elle ne trouva point un milieu neuf, où elle pût librement développer ses institutions et son esprit. Elle dut, hôtesse importune à beaucoup, adapter à ses besoins un logis construit et aménagé par d'autres. Quand la Démocratie sentit, avec l'âge, croître ses besoins en même temps que ses forces, elle voulut, à son tour, construire. A ce moment, un problème, le plus grave peut-être qui puisse se poser pour un peuple, se dressa devant elle: celui de la culture. Les „barbares du dedans“, suivant l'expression de l'historien anglais, avaient bien pu, au début, se passer de culture ou plutôt utiliser celle des anciens maîtres asservis; mais lorsque l'état de guerre eut fait place à un régime normal, il devint évident que la culture classique, faite pour une autre société, était en contradiction, dans la forme tout au moins, avec l'esprit démocratique. Il fallut élaborer une nouvelle culture. La Démocratie ne pouvait s'adresser, pour cette tâche ardue, qu'à la seule aristocratie qu'elle reconnaisse, celle de l'intelligence et de la science. Son appel fut entendu. Mais alors, maîtres et savants se divisèrent, les uns pour soutenir, les autres pour combattre la culture nouvelle, fille de la Sorbonne démocratique¹). A ces besognes d'action, la littérature sociale devait s'imprégner de vie, de passion. Elle n'y manqua pas.

Une telle littérature ne se suffit pas à elle-même. Elle ne peut apporter à celui qui l'étudie hors du milieu social qui lui a donné naissance, qu'une impression d'incohérence. Pour lui rendre son véritable sens, en marquer la valeur et la portée, il faut la replacer dans son milieu. Les oppositions, les contradictions apparentes des œuvres et des esprits s'éclaireront alors et laisseront apparaître l'importance du mouvement social d'ensemble. C'est ce travail accessoire, mais indispensable, croyons-nous, pour la compréhension de la littérature contemporaine française, que nous tenterons ici. C'est dire que nous voudrions moins faire connaître des noms et des œuvres, que permettre aux lecteurs de distinguer, dans la confusion d'une littérature surabondante et diversifiée presque à l'infini, les grands courants d'opinion, les sources communes, auxquelles tous ces auteurs, avec

¹) Cfr. *La Sorbonne*, par PIERRE LEGUAY, collection des Etudes contemporaines, Bernard Grasset, éditeur.

des desseins différents et des mentalités diverses, viennent puiser, parfois inconsciemment.

Parmi ces mouvements d'opinion, caractéristiques de l'état social en France, un des plus curieux de l'heure actuelle, un de ceux qui frappent le plus vivement, c'est celui de la renaissance proudhonienne. Né il y a quelques années, il a pris depuis quelque temps une importance significative. Les ouvrages consacrés, depuis deux ou trois ans, à Proudhon ou qui s'inspirent directement de ses idées, forment déjà une petite bibliothèque. Au premier abord, on pourrait croire que ce retour au publiciste de quarante-huit ne revendique aucune cause sociale et que c'est seulement l'occasion du centenaire de la naissance de notre fougueux jurassien qui a conduit vers lui quelques commentateurs nouveaux. Ceux-ci, parfois, invoquent ce prétexte¹⁾. En réalité, les causes de cet engouement sont plus profondes. Ce qui le prouve, c'est que nous pouvons distinguer plusieurs foyers, tout à fait distincts, de cette renaissance proudhonienne.

On en trouve un, tout d'abord, dans la nouvelle école de droit public étroitement reliée à un groupe de jeunes politiciens qui, groupés autour de M. Paul Boucour, auteur d'un ouvrage sur le *fédéralisme économique* et proudhonien convaincu, ont contribué dans une large mesure à répandre, dans le monde de la politique et de la presse, les idées fédéralistes. Chez les théoriciens du droit public eux-mêmes, ces idées ont pris une place importante. M. Larnaude dénonçait récemment, du haut de sa chaire de la faculté de Paris, ce qu'il appelle le péril fédéraliste. M. Léon Duguit, un des esprits les plus curieux et un des chefs de la nouvelle école, professeur à la faculté de droit de Bordeaux, faisait à l'école des hautes Etudes sociales de Paris trois conférences où il développait une conception nouvelle de l'Etat, bien proche de celle qu'on peut trouver chez Proudhon²⁾. Sans doute, le nom de Proudhon n'est même pas prononcé, mais les analogies n'en sont pas moins sensibles.

M. Léon Duguit, après avoir constaté l'agonie de l'Etat-autorité, en ces termes nets: „L'Etat est mort, ou plutôt est en train de mourir; la forme romaine, régaliennne, jacobine, napoléonienne, collectiviste qui, sous ces divers aspects n'est qu'une seule et même forme de l'Etat“, nous donne sa conception propre de l'Etat de demain: „Au sommet, des gouvernants représentant la majorité effective des individus composant le groupement social; à eux point de droit de puissance publique, mais le devoir d'employer la plus grande force à la réalisation du droit au sens le plus large, leur action se réduisant, pour l'accomplissement des activités techniques, à un rôle de surveillance et de contrôle. Dans la société, des groupements syndicalistes fortement intégrés, fédérés par profession, et ayant une représentation politique assurant une forte limitation au pouvoir des gouvernants.“

¹⁾ Cfr. E. FOURNIÈRE, *le centenaire de Proudhon*, Revue sociale. Janvier 1909. — MAURICE LAIR, *Proudhon père de l'anarchie*. Annales des sciences politiques. 15 sept. 1909. — CH. RAPPOPORT, P. J. Proudhon et le socialisme scientifique. 1809—1909, Paris édition du socialisme. — EDOUARD BERTH, *le centenaire de Proudhon*. Mouvement socialiste, 3e série tome IV. — ED. DROZ, P. J. Proudhon, 1809—1865, librairie de „pages libres“, 1909.

²⁾ Ces conférences ont été réunies en un petit volume, sous le titre: *Le droit social, le droit individuel et la transformation de l'Etat*, par LÉON DUGUIT, Alcan, éditeur.

Telle est la théorie. Comment ne pas en rapprocher de suite celle de Proudhon? Comment ne pas songer à la conception proudhonienne de la société¹⁾ qui se caractérise par l'absence de toute autorité gouvernementale et la généralisation du contrat comme forme des rapports sociaux? Rappelons-nous la fameuse conclusion du *principe fédératif*: „Toutes mes idées économiques élaborées depuis vingt-cinq ans peuvent se résumer en ces trois mots: fédération agricole-industrielle. Toutes mes vues politiques se réduisent en une formule semblable: fédération politique ou décentralisation.“ Et la représentation politique des „groupements syndicalistes, fédérés par profession“ prévue par M. Duguit et réclamée par M. E. Fournière dans sa suggestive étude sur la *Sociocratie*²⁾ ne la trouve-t-on pas déjà chez Proudhon qui veut „faire voter les citoyens par catégories de fonctions conformément au principe de la force collective qui fait la base de la société et de l'Etat“?

En vérité, la nouvelle école de droit public est bien, d'inspiration du moins, proudhonienne.

* * *

Nous trouvons un second foyer de Proudhonisme, à l'heure actuelle, dans l'école syndicaliste révolutionnaire. La sympathie d'Edouard Berth, Hubert Lagardelle et surtout Georges Sorel pour Proudhon est incontestable. Mais, entre le proudhonisme et le syndicalisme révolutionnaire, il y a plus que de la sympathie. Entre les deux systèmes sociaux, on peut relever des analogies frappantes et qui ont été mises en valeur, avec une parfaite netteté, dans une récente étude de M. G. Piron, intitulée: „Proudhonisme et syndicalisme révolutionnaire“³⁾.

Les points communs sont nombreux: mêmes préoccupations morales, même critique de l'ordre économique et social actuel, même critique du socialisme, même anarchisme anti-stirnérien. On peut dire, sans exagération, que tout le syndicalisme révolutionnaire théorique est imbu de l'esprit proudhonien.

* * *

Chez les socialistes eux-mêmes, on peut constater, à l'heure actuelle, une tendance à réparer l'injustice dont le „petit bourgeois“ fut victime de la part de Karl Marx. Déjà M. E. Lagarde avait écrit un gros livre consacré à „La Revanche de Proudhon ou le triomphe du socialisme mutualiste“⁴⁾. Voici que M. Aimé Berthod, avec moins d'outrance dans le verbe, mais plus d'érudition et de largeur de vue, reprend le même sujet⁵⁾. Son étude sur „L'Attitude sociale de P. J. Proudhon“ et son dernier livre sur „Proudhon et la propriété“, paru, fait suggestif, dans la bibliothèque socia-

¹⁾ Cfr. notamment, dans l'édition Lacroix, Verbackhoven & Cie, *Mélanges*, III, 8, *Idée générale*, p. 139, 271, 283, 289, 309.

²⁾ *La Sociocratie*, par E. FOURNIÈRE, 1909. Girard & Brière, éditeurs.

³⁾ *Proudhonisme et syndicalisme révolutionnaire*, par GAETAN PIRON, A. Rousseau éditeur, 1910. Il importe de noter que cette étude sérieuse et fouillée a été présentée à la faculté de Paris, sous forme de thèse. Le choix d'un tel sujet pour une œuvre d'école suffit à prouver l'importance du mouvement proudhonien dans la nouvelle génération.

⁴⁾ E. LAGARDE. *La revanche de Proudhon ou le triomphe du socialisme mutualiste*. Paris, janvier 1905.

⁵⁾ A. BERTHOD. *L'attitude sociale de Proudhon*. Revue d'histoire de la révolution de 48, janvier, février 1909. — *Les tendances maîtresses de Proudhon*. Revue Socialiste, février et mars 1909. — *P. J. Proudhon et la propriété (un socialisme pour les paysans)*, Giard et Brière éditeurs, 1910.

liste internationale, mettent en pleine lumière les rapports profonds qui relient les théories proudhoniennes au mouvement social contemporain. Dans „l'attitude sociale“, l'auteur, après avoir analysé la politique défendue par Proudhon, constate „qu'une telle politique a quelque fondement, aujourd'hui comme en 1848, dans la façon dont se répartissent en France — pays de fortunes moyennes, d'ambitions moyennes, d'idées moyennes — les diverses classes laborieuses“. „Et n'est-ce pas, ajoute l'auteur, une des causes de la faveur qui, depuis quelques années, et de divers côtés, revient à Proudhon?“

L'étude sur Proudhon et la propriété, d'autre part, porte ce sous-titre suggestif, „un socialisme pour les paysans“. L'auteur y examine, dans ses conclusions, l'importance que pourrait prendre légitimement la théorie proudhonienne de la propriété pour le socialisme contemporain préoccupé du problème agraire et il écrit: „S'il est vrai que la pierre d'achoppement, pour le socialisme contemporain, est la question de la propriété paysanne... s'il est vrai enfin qu'au point de vue théorique comme au point de vue pratique, pour la critique des idées aussi bien que pour l'étude des institutions, Proudhon a retourné le problème sous toutes ses faces, *ne pourrait-il pas nous aider, sinon à le résoudre, du moins à le poser?*“ M. Aimé Berthod ne pouvait marquer plus nettement que ses préoccupations ne sont pas purement doctrinales et qu'en lui l'homme de science se confond avec l'homme d'action.

Ainsi donc, chez les socialistes, comme chez les syndicalistes, comme chez certains politiciens de l'heure actuelle, nous retrouvons, semble-t-il, la même empreinte doctrinale, et M. Bouglé, le sociologue averti, a pu justement parler de „renaissance proudhonienne“.

* * *

Il importe pourtant de faire quelques réserves et de ne point exagérer, d'après ces témoignages, l'importance de Proudhon dans le mouvement social contemporain.

Nous avons déjà signalé que les analogies qu'on peut relever entre le fédéralisme proudhonien et les théories de M. Duguit sont accidentelles. Le nom de Proudhon n'est point cité une seule fois dans „Le droit social, le droit individuel et la transformation de l'Etat“. C'est de la considération des faits actuels, de la jurisprudence du Conseil d'Etat, du développement du syndicalisme que le savant professeur prétend tirer sa conception originale de l'Etat.

De même, si M. G. Piron met en valeur les points communs des théories du proudhonisme et du syndicalisme révolutionnaire, il ne manque point de montrer, d'autre part, en quoi elles se distinguent et, souvent même, s'opposent. Au point de vue philosophique, Proudhon est un rationaliste, un idéaliste; combien différente la position doctrinale de nos syndicalistes révolutionnaires et surtout de l'auteur des „Illusions du Progrès“, tout imprégnés, malgré leurs protestations, des doctrines philosophiques nouvelles du bergsonisme et du pragmatisme! Au point de vue politique, les différences sont tout aussi grandes entre Proudhon, réformiste, défenseur de la *classe moyenne*, considérée comme la fusion du prolétariat et de la petite bourgeoisie et les syndicalistes, partisans de la lutte des classes et de l'action directe.

M. Aimé Berthod reconnaît lui-même, incidemment, que le Proudhonisme est insuffisant à l'heure actuelle. Ne convient-il pas que les raisons, par lesquelles le philosophe de 1863 défendait la propriété contre l'absolutisme écrasant et absorbant de l'Etat, ont perdu beaucoup de leur valeur dans un régime où l'Etat régalien cède la place, chaque jour davantage, à un Etat nouveau, dans lequel „la puissance publique elle-même, au lieu d'être concentrée tout entière dans un seul organisme central, doit se fragmenter dans une multitude croissante d'organismes régionaux et d'organismes professionnels“.

Comment expliquer ces réserves, ces divergences „si graves, suivant les expressions de M. G. Piron, qu'elles ne viennent pas seulement limiter mais jusqu'à un certain point effacer ou du moins atténuer les analogies précédemment constatées“ ?

Il suffit de replacer tous ces auteurs contemporains, dont nous venons de constater les affinités proudhoniennes, dans leur milieu social. L'action de Proudhon sur les syndicalistes, socialistes ou simples républicains, en effet, n'est, en quelque sorte, qu'indirecte. C'est dans la mesure où syndicalisme, socialisme ou républicanisme s'adaptent à la mentalité contemporaine qu'ils se rapprochent de Proudhon ou . . . qu'ils s'en éloignent.

Il est aisé de le montrer. Quels sont les traits essentiels de la mentalité moderne telle qu'elle se manifeste en France, à l'heure actuelle ?

On constate, tout d'abord, une réaction très nette contre tous les formalismes, tous les dogmatismes, quels qu'ils soient, au profit du réalisme, entendu dans le sens le plus large du mot. Avant même que l'école philosophique actuelle eût précisé ses tendances, toute une génération avait protesté, dans tous les actes de sa vie sociale et intellectuelle, contre le formalisme kantien et l'idéalisme. Avant que William James et Schiller l'eussent formulé, cette génération avait accepté tout le contenu du pragmatisme et admis que „la vérité est dans le résultat“, l'idée dans la fin, l'effet, *τὸ πρᾶγμα*; que toutes nos conceptions doivent être libres et souples, toujours relatives à nos aspirations et à nos expériences et mobiles comme elles.

Mais ce n'était là, en somme, qu'une position critique et négative; la nécessité s'imposait de déterminer un principe positif qui pût servir de norme à l'action sociale. Et c'est ainsi qu'on a été amené à l'affirmation: la vie est supérieure à la pensée, dont elle est la fin. D'où l'on a déduit: vivons et agissons *d'abord*. Et cette génération, en son mépris de l'idéalisme dogmatique, se lance ardemment dans l'action, semblant vouloir prendre pour unique devise la phrase de Boutroux: „Entre deux vivants, la victoire n'est pas à celui qui sait le mieux aligner des syllogismes, mais à celui dont la vitalité est la plus forte.“

Antipathie pour tous les dogmes et formules, mais foi ardente dans la vie et l'action, tels sont, nous semble-t-il, les deux aspects caractéristiques de la mentalité contemporaine française.

A tous les théoriciens des écoles les plus opposées par leurs fins ou leurs moyens politiques, aux syndicalistes comme aux néo-royalistes de l'„Action française“, aux socialistes comme aux doctrinaires du capitalisme, cette mentalité va s'imposer. Et M. Georges Sorel s'accordera avec Brunetière lui-même, pour railler les prétentions du positivisme „tout imprégné de formules“, pour railler cette science qui avait la prétention d'être „d'au-

tant plus parfaite qu'elle renfermait plus d'abstractions et de syllogismes, d'autant plus noble *qu'elle semblait moins tenir aux sources de la vie matérielle et à la nature*“.

Par là, on se rapproche de Proudhon. Car celui-ci, par une anticipation qu'on peut qualifier de géniale, dans un temps de formalisme à outrance et de dogmatisme social — quelle époque fut plus infectée de dogmatisme que celle de Saint-Simon, Fourier, Cabet, Louis Blanc ? — fut un réaliste politique qui ne craignait pas d'écrire: „Toute la mission de la science est de chercher sans cesse, à vue des résultats obtenus et des phénomènes en cours d'accomplissement, quelles sont les innovations immédiatement réalisables.“

Mais Proudhon n'est pas allé plus loin que cette négation du dogmatisme et il est resté, dans l'action, un idéaliste impénitent; lui qui brisait si brutalement sous sa critique tous les dogmes des autres, il a assis tout son système social positif sur une formule éthique et rationaliste. Là sera la source de toutes les oppositions entre les sociologues contemporains — à quelque école qu'ils appartiennent — et Proudhon.

On ne retrouve, en effet, chez ce dernier, quand on envisage son œuvre politique, économique ou philosophique, qu'un des deux aspects du mouvement social contemporain que nous avons précités, l'aspect négatif. C'est ainsi que Proudhon attaquera la conception politique de l'Etat centralisé et régalien; à la conception qui fait de la production le centre de la vie économique, il en opposera une autre qui fera à la circulation sa place; à la philosophie kantienne il opposera un vague réalisme évolutionniste. Et la génération nouvelle recueillera, avec joie, toute cette partie de son œuvre qui répond parfaitement à sa mentalité.

Mais il ne suffit point de nier, il faut affirmer; de détruire, il faut reconstruire. Ici, Proudhon n'est plus pour nous d'aucun secours, car sa mentalité de rationaliste et d'idéaliste est tout à fait différente de la nôtre. Ses solutions positives sont trop vagues — comme la solution fédéraliste — ou, en se précisant, elles tombent dans l'erreur — comme la solution mutualiste.

* * *

Et c'est pourquoi ce grand démolisseur, si proche de nous par certains côtés ne peut nous retenir longtemps. La renaissance proudhonienne, on peut le prédire, sera éphémère. Le proudhonisme se tuera lui-même. Il serait sans doute irrespectueux de le comparer à une mode. Et pourtant? ... Ce qu'on peut dire, c'est qu'il aura marqué un moment de notre évolution sociale contemporaine. Et cela peut suffire à la gloire de Proudhon.

PARIS

ETIENNE ANTONELLI



ZÜRCHER SCHAUSPIEL

ALEXANDER MOISSI ALS GAST

Die Position, die Alexander Moissi vom Deutschen Theater in Berlin bei seinem Erstauftreten im Frühjahr sich hier geschaffen, hat sein erneutes viertägiges Gastspiel glänzend befestigt. Alexander Moissi ist ohne Frage